Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [x] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [ ] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [x] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [x] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X 12X 14X 16X 18X 20X [x] 22X 24X 26X 28X 30X 32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library of the National Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol —► (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives nationales du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole —► signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

Sainte Marguerite-Marie



L'ŒUVRE DES TRACTS

Montréal

…: 5 sous l'exemplaire, 6 sous franco; $4.00 le cent, $35.00 le mille, port en plus.
L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux
Tél. St-Louis 7327-7328

Sainte Marguerite-Marie

PREMIÈRES ANNÉES

Marguerite-Marie naquit à Vérosvres, petit village de la urgogne, à sept lieues de Paray. Elle était la fille de ude Alacoque, notaire royal de Lhautecour, et de Phili- te Lamyn. « Dès l'âge de deux à trois ans, écrit son ier historien, elle eut une si grande horreur de l'ombre du péché, que ses parents, s'en étant aperçus, se con- ntaient, lorsqu'ils voulaient contrarier ses petites incli- tions, de lui dire qu'il y avait en cela de l'offense de Dieu. n'en fallait pas davantage pour lui faire tout quitter. » e délicatesse de conscience était accompagnée chez la ite Marguerite, d'un amour extraordinaire de la prière, goût étonnant pour la pénitence: double attrait qui faire de Marguerite une des plus grandes contem- tives de l'Église.

A quatre ans et demi, elle quitte la maison paternelle demeurer chez sa marraine, Mme de Corcheval, qui l'avoir près d'elle. Peut-être le nombre croissant enfants de M. Alacoque — il en avait déjà sept — avait- spiré à cette noble dame la pensée d'alléger un peu les ges d'une si excellente famille. Sur la terrasse même château se trouvait la chapelle. La jeune enfant aime s'y réfugier. Elle y passe de longues heures, s'y tenant jours à genoux, les mains jointes; et bien loin de s'y en- yer, elle n'a pas de plus doux passe-temps.

A l'âge de huit ans, elle perd sa marraine et retourne à maison paternelle où une nouvelle douleur l'attend: la t de son père. Marguerite est mise au couvent chez les ines, à Charolles. C'est là qu'elle fait sa première com- ion. Les résultats de ce grand acte sont extraordinaires. tte première communion, dit-elle, répandit tant d'a-

mertume sur tous les petits plaisirs et divertissements de mon âge, que je n'y trouvais plus de goût, encore que je les recherchasse avec empressement. Lorsque j'en voulais prendre quelqu'un avec mes compagnes, je sentais toujours quelque chose qui m'en retirait et qui m'appelait en quelque petit coin, à l'écart, sans me laisser de repos que je n'eusse suivi ce mouvement. »

« Marguerite allait bientôt atteindre sa onzième année, raconte le R. P. Hamon; dès lors elle devenait capable de comprendre et de goûter une leçon austère que le Maître divin n'épargne jamais à ceux qu'il aime. L'enfant semble d'ailleurs en avoir eu, plus que d'autres, un impérieux besoin. Sa naturelle gaieté l'emporte à la joie et au plaisir, son cœur l'incline vers les créatures, leur beauté la séduit, leur affection l'enlace. » Sans doute, au jour de sa première communion et, depuis, par des grâces spéciales, elle a senti le néant de tout ce qui n'est pas Dieu; mais c'est notre irrémédiable faiblesse de ne pouvoir nous séparer d'un seul coup, et trancher, d'un seul acte de volonté, les liens qui nous attachent si doucement aux joies de la terre. Dieu pourrait nous ravir par sa beauté, nous rendre siens, nous pénétrer comme l'océan une éponge. Il le fera au ciel. Ici-bas, il préfère nous détacher par la souffrance, et cela vaut mieux, car qui souffre mérite. La bienheureuse Marguerite-Marie va donc souffrir. Pour la première fois, de ses mains encore si délicates, de ses mains de onze ans, elle va toucher les épines et la croix qu'elle verra plus tard, dans une vision célèbre, entourer et surmonter le cœur de son Dieu.

Une maladie assez difficile à déterminer, paralysie ou rhumatisme, obligea ses parents à lui faire quitter le monastère des Clarisses. Sa mère, ses frères et sœurs s'employèrent pour la soigner, mais tout fut inutile. Pendant de longs mois, l'enfant souffrit, continuellement immobile, alors que l'âge et l'impétuosité de sa nature la portaient au mouvement. Seule, la promesse faite à la sainte Vierge: « Si Mar-

guerite recouvre la santé, elle deviendra l'un de ses filles », la guérit complètement.

Rétablie, la jeune fille oublie sa promesse de malade. Elle sent un afflux de vie bouillonnant envahir son être. Dans l'allégresse de la santé reconquise, dans la rayonnante ardeur de ses quatorze ans, Marguerite désire se donner du bon temps, jouir enfin de la vie! Dieu ne lui permet pas de réaliser ses désirs; sur un caractère trempé comme le sien, il sait que les souffrances morales agissent plus efficacement que les souffrances physiques. La jeune fille va souffrir dans son cœur; ses sentiments les plus délicats seront froissés.

A la mort de Claude Alacoque, son beau-frère, Toussaint Delaroche, prend en mains l'administration du domaine familial. Peu à peu, Mme Alacoque est privée de toute influence. Il lui faut, avec sa fille, endurer des vexations quotidiennes. Marguerite emploie la plus grande partie de ses journées à seconder la servante aux soins de la maison; si elle désire aller à l'église, il lui faut demander l'autorisation de trois personnes. Le plus souvent on lui refuse, disant que son prétendu désir n'est qu'un prétexte cachant des rendez-vous moins avouables. Marguerite confie son chagrin à son divin Maître, à la très sainte Vierge, dans quelque endroit du jardin. Cependant, elle ne se permet pas une plainte, même devant sa mère, craignant d'offenser Dieu par ce manque de charité.

Marguerite, cependant, n'est pas rendue à la plus lourde de ses épreuves. Elle a bientôt la douleur de voir sa mère tomber gravement malade. On ne s'inquiète pas autour d'elle. La pauvre fille, trouvant tout sous clef, est obligée de mendier, auprès de ses persécutrices, les remèdes nécessaires à sa chère malade. Elle se console auprès de Notre-Seigneur, et lui demande d'être le médecin et le remède de sa pauvre mère; à sa grande joie sa prière est exaucée: Mme Alacoque est guérie!

Jamais la jeune fille ne laisse échapper une parole de blâme à l'égard de ses persécuteurs, elle les appelle les

« bienfaiteurs de son âme » chargés par Dieu d'augmenter ses mérites. « Je me sentais, dit-elle, continuellement pressée de rendre toutes sortes de services et de bons offices à ces véritables amis de mon âme, n'ayant de plus grand plaisir que de leur faire du bien, et en dire tout celui que je pouvais. »

VOCATION

La sainte enfant, dont nous venons de suivre les premières années, croissait en vertus dans la solitude de son petit village. Ignorée des hommes, elle l'était encore plus d'elle-même. « Toute son ambition — je cite ses paroles — était de se consumer en la présence de Dieu, comme un cierge ardent, afin de lui rendre amour pour amour. » A la vue d'une vie si conforme à celle des meilleures religieuses, nous trouverions donc tout naturel que Marguerite, atteignant ses dix-huit ans, songeât à accomplir son vœu. Car, que pouvait-elle regretter en quittant le monde ? elle n'en connaissait que les épines! Et cependant il n'en était rien! La vocation de notre sainte, dépourvue de sacrifices, n'aurait eu ni aux yeux de Dieu, ni aux yeux des hommes, tout son parfum et son vrai prix.

De grands changements s'étaient produits à la maison paternelle. Les deux frères aînés de Marguerite, devenus grands, avaient pris la conduite des affaires et rendu à Mme Alacoque la place qu'elle aurait dû toujours occuper dans sa maison. On songea à marier Marguerite; son frère Chrysostôme, devenu chef de famille, cherchait aussi à s'établir. Dans ce but, Mme Alacoque mena ses enfants dans le monde et reçut chez elle. « Je commençai, dit Marguerite, à voir le monde et à me parer pour lui plaire, et je cherchais à me divertir autant que je pouvais. » Mais Dieu, ayant de grands desseins sur cette âme, la surveillait. Au milieu de ses amusements, il se présentait à elle, lui faisait de sévères réprimandes. Suivant l'expression de la Sainte, il « paraissait jaloux » de son cœur. Un jour, dans un temps de carnaval, elle se déguisa pour assister, avec plusieurs de ses amies, à une soirée où elle avait été invitée.

Ce qu'elle versa de larmes pour expier son « grand péché », comme elle disait; ce que furent, dans ce but, ses jeûnes et ses macérations! Et cependant elle ne vainquit pas encore; et toute sanglante de disciplines, elle recommença à sourire au monde. J'ajoute bien vite que Marguerite ne laissa jamais s'altérer la pureté immaculée de son cœur. Le mariage lui faisait horreur; la pensée de la moindre impureté la faisait fondre en larmes. Protégée par cette innocence, notre héroïne aurait, sans doute, embrassé l'état religieux plus tôt; mais la pensée de retirer sa mère d'un milieu qui n'était pas encore sans épines, l'engageait au mariage malgré les répugnances qu'elle éprouvait pour cet état.

Placée dans cette dure alternative: choisir entre Dieu et sa mère, la pauvre Marguerite en vint à renoncer à peu près à l'idée de l'état religieux. Elle examina sous toutes ses formes la promesse faite précédemment. Ne pourrait-elle être relevée de son vœu, comme l'ayant formulé à un âge où elle ne pouvait en connaître la portée? Le démon se mettait aussi de la partie: « Pauvre misérable, lui disait-il, que penses-tu faire en voulant être religieuse? Jamais tu ne persévéreras dans cette voie! » Durant cette lutte pénible, elle se dévouait. Grâce à elle, les enfants du village savaient leur catéchisme; suivant ses élèves chez leurs parents, elle pansait les malades et prodiguait à tous de bons conseils.

C'est à ce moment que Notre-Seigneur lui vint en aide. « Un jour, dit-elle, après la sainte communion, il me fit voir qu'il était le plus beau, le plus riche, le plus puissant, le plus parfait et accompli de tous les amants; et que, lui étant promise, d'où venait donc que je voulais tout rompre avec lui? Oh! apprends, me dit-il, que si tu me fais ce mépris, je t'abandonne pour jamais; mais si tu m'es fidèle, je ne te quitterai point et me rendrai ta victoire contre tous tes ennemis. J'excuse ton ignorance; parce que tu ne me connais pas encore; mais si tu m'es fidèle, je t'apprendrai à me connaître et me manifesterai à toi ». « Ces paroles, écrit Mgr Bougaud, où il y a à la fois de l'autorité, de la

majesté, de la tendresse, et cette sorte d'indignation de l'amour méprisé, percèrent d'un trait le cœur de Marguerite. Elle sentit, avec des flots de larmes, une lumière céleste descendre dans son âme. Elle renouvela son vœu de chasteté, décidée à « mourir plutôt que de changer ». En sortant de l'église de Vérosvres, elle déclara sa résolution à tous les siens, « priant qu'on congédiât tous les partis, quelque avantageux qu'ils pussent être ».

Les instances pour la retenir dans sa famille, cessèrent. Marguerite, cependant, ne put exécuter son projet tout de suite; la dot n'était pas prête, les parents pas décidés. Mais la jeune fille, sûre d'elle-même et de Dieu, vivait dans une paix céleste et attendait patiemment. On l'envoya à Mâcon chez un de ses oncles. Peut-être les distractions de cette petite ville modifieraient-elles ses projets! La fille de son oncle, entrée récemment chez les Ursulines, s'efforça de l'amener près d'elle. Ici éclate l'élévation et le désintéressement tout divin de la vocation de Marguerite: « Si j'allais dans votre couvent, disait-elle, ce serait pour l'amour de vous, je veux aller dans une maison où je n'aie ni parents, ni connaissances, afin d'être religieuse sans autre motif que l'amour de Dieu. »

C'est au monastère de la Visitation de Paray-le-Monial qu'elle a résolu d'entrer.

Les adieux de sa mère sont déchirants. La jeune fille cependant passe comme insensible au milieu des larmes et des regrets des siens. La force divine la soutient, mais dans quelques heures, sur le seuil du monastère de la Visitation, tous les souvenirs de sa jeunesse, remontant à son âme, il se fera en elle comme un immense regret. On la verra pâlir et se trouver mal. Elle entrera quand même. C'est que si elle aimait bien sa famille, elle aimait Dieu encore davantage.

A son arrivée au monastère, la jeune postulante, embrasée du désir de se donner toute à Dieu, vient en demander les moyens à sa maîtresse; elle la prie, en particulier, de lui enseigner le secret de faire oraison. « Allez, lui dit cette dernière, la vénérable Mère Thouvant, mettez-vous devant

Dieu comme une toile d'attente devant un peintre. » Marguerite alla donc se prosterner en silence aux pieds de Notre-Seigneur et celui-ci lui développa avec amour cette parole immense dans sa brièveté et où se trouve tout le secret de l'oraison. « A partir de ce moment, Marguerite sentit s'allumer en elle un si ardent désir de souffrir qu'elle n'en avait plus de repos. Son unique pensée était de savoir comment elle pourrait se crucifier assez pour un Dieu qui s'était laissé crucifier pour elle. Sa vie, si pure cependant, lui faisait horreur. Elle eût voulu la laver dans ses larmes, la baigner dans son sang, poursuivre dans ses veines les derniers restes du péché. » Il fallut que saint François de Sales intervînt pour mettre des bornes à l'ardeur de la jeune postulante. Mais le saint fondateur de la Visitation n'eut qu'à bénir et à encourager un autre désir qui se manifesta en même temps, celui de se jeter à corps perdu, comme elle disait, dans l'obéissance, dans l'humilité, dans le mépris d'elle-même et d'atteindre, autant qu'elle le pourrait, toute la perfection de son saint institut.

A peine eut-elle pris l'habit, que Notre-Seigneur commença à lui apparaître d'une façon continue et permanente. Aussi, étant seule, la jeune religieuse accomplissait toutes ses actions, les deux genoux en terre, comme accablée de respect devant la présence d'un être invisible.

On ne saurait mieux peindre la vie de la Sainte pendant ses premières années de vie religieuse qu'en citant le témoignage d'une de ses compagnes de noviciat. « Je m'apercevais, dit-elle, que la maîtresse des novices s'appliquait à humilier la sœur Marguerite-Marie, à la mortifier dans toutes les occasions, lui imposant des pénitences pour les moindres imperfections, et que, quand elle n'en remarquait point, elle la reprenait sur ses vertus, lui disant que ses longues oraisons et pratiques extraordinaires étaient la marque d'un orgueil et d'un amour-propre contraires à la simplicité de son institut; ce qui paraissait fort sensible à la vénérable sœur. » Mais l'heure des grandes révélations allait sonner.

PENDANT LES GRANDES RÉVÉLATIONS

Le 27 décembre 1673, à une heure de la journée où la Sainte était à la chapelle, Notre-Seigneur lui révéla son divin Cœur et une partie de ses trésors. Il demanda celui de sa servante, et, avec son autorisation, il le prit et le déposa dans le sien, atome dans une fournaise ardente. Quand il fut devenu, à ce contact, flamme brûlante, il le remit où il l'avait pris, gage de sa tendresse, gage aussi des souffrances futures. La Sainte endurera désormais une douleur violente du côté qu'une saignée seule pourra diminuer. Cette douleur, elle la ressentira jusqu'à la fin de sa vie, et elle devra y voir la preuve que la grâce reçue en ce jour, bien loin d'être une imagination, est le germe de toutes les grâces à venir. Cette douleur deviendra pour elle une source d'humiliations.

On s'imagine aisément l'effet de cette visite divine sur la Sainte si humble, si rabaissée. Les jours suivants elle a peine à prononcer une parole et n'exécute les plus simples travaux qu'au prix de violences extraordinaires. La précieuse blessure, reçue au côté, lui cause de cruelles douleurs, l'empêche de dormir, et la « brûle toute vive », suivant son énergique expression. « En outre, dit le P. Hamon, la plénitude de Dieu qui la possède encore ne lui permet pas de raconter à sa supérieure, la Mère de Saumaise, tout ce qu'elle vient d'éprouver. Le secret de Notre-Seigneur lui parait si élevé, elle ressent une telle confusion d'avoir été choisie pour cette divine confidence, qu'elle n'ose parler. Elle eut mille fois préféré faire en plein réfectoire sa confession générale. »

Occupée, depuis sa profession, à l'infirmerie, la jeune religieuse change de charge. On la nomme aide au pensionnat qui ne compte que quatorze élèves. Tout d'abord, celles-ci sont frappées par la sainteté de leur nouvelle maîtresse. Ces enfants, dont la benjamine n'a guère que sept ou huit ans, observent sa modestie et son silence; elles s'étonnent de voir la jeune religieuse toujours à genoux, tantôt priant à l'écart, dans un coin de l'appartement où elle les

surveille, tantôt s'occupant à quelque travail manuel. L'une d'entre elles, après l'avoir observée, allait avertir les autres de venir voir comment leur sainte priait Dieu. On se racontait que la nouvelle maîtresse était d'une mortification étonnante. On l'avait vue ramasser les restes souvent malpropres des repas, et en faire sa nourriture. Sa réputation de sainteté, auprès des pensionnaires, était donc faite; aussi ces dernières considéraient-elles comme des reliques les petits cadeaux dont la sœur Marguerite-Marie leur faisait présent.

La réputation de la Sainte, hélas! n'était pas si brillante auprès de ses sœurs en religion; Dieu le permettant pour tenir sa servante dans l'humilité.

C'est alors que Notre-Seigneur lui demande la communion du premier vendredi du mois et l'heure sainte dans la nuit du jeudi au vendredi. Le divin Maître ajoute: « Ne fais rien sans l'approbation de ceux qui te conduisent, afin qu'ayant l'autorité de l'obéissance, Satan ne te puisse tromper, car il n'a point de pouvoir sur les obéissants. » Il lui faut donc raconter cet entretien à la Mère de Saumaise. Cette dernière sait que là où Dieu passe, il crée dans l'âme visitée, une humilité inébranlable. Cette jeune religieuse est-elle vraiment humble? Pour s'en assurer, la supérieure ne s'émeut même pas; elle veut ignorer les révélations refuse toutes les demandes, et reçoit avec un apparent mépris d'aussi graves confidences. Cet accueil rassure la sœur Marguerite-Marie. Sa supérieure n'a pas voulu l'entendre; elle ne peut plus rien. Si Dieu veut véritablement ce qu'il a demandé, dans sa main toute-puissante, il tient les moyens d'arriver à son but. Marguerite-Marie tombe malade: une fièvre continuelle la dévore; on la porte à l'infirmerie. Le médecin essaie de la soulager, mais la fièvre ne cède pas. La patiente n'est plus qu'un squelette. On pense qu'elle va mourir. Sa supérieure, avec une sainte audace, lui ordonne de demander sa guérison à Notre-Seigneur et déclare que dans la guérison, elle reconnaîtra l'esprit de Dieu agissant en elle et lui accordera alors la communion du premier vendredi du mois et l'heure de veille

demandée. Par obéissance, la malade formule la requête et son divin Maître la guérit complètement.

Pour guider l'âme de sa fille spirituelle, la Mère de Saumaise éprouve le besoin de secours et de lumières. Les personnes consultées secouent la tête et traitent la sœur Marguerite-Marie de visionnaire, condamnent son attrait pour l'oraison, et défendent à la sœur et à sa supérieure de faire cas de ces rêveries. Notre-Seigneur n'abandonne pas sa servante. Il lui annonce qu'il lui enverra bientôt un sien serviteur. Ce confident était le Père Claude de la Colombière, de la Compagnie de Jésus. Nouvel arrivé à Paray, ce dernier confesse les religieuses visitandines, à l'occasion des Quatre-Temps du printemps 1675. Il a vite fait, dans cette première rencontre avec la Sainte, de reconnaître l'esprit de Dieu qui la conduit. Dans un second et un troisième entretien, dans l'intervalle desquels le Vénérable religieux se consacre au Sacré Cœur de Jésus avec sa pénitente, il donne de précieux conseils à la sœur, l'encourage et lui rend la paix. De 1675 à 1678, il semble que la Sainte ait joui d'une certaine tranquillité; mais Notre-Seigneur l'ayant choisie comme victime expiatrice des offenses faites à son divin Cœur, ne tarde pas plus longtemps à lui faire sentir le poids de sa croix. Il lui ordonne même d'annoncer à ses compagnes réunies le rôle qui lui a été dévolu, les souffrances qu'elle endure en expiation de fautes dont quelques-unes d'entre elles se sont rendues coupables. Rude épreuve devant laquelle la sœur Marguerite recule d'abord, mais qu'elle finit par accepter, avec la permission de sa Supérieure, et qui lui vaut de la part des moins ferventes des reproches et des humiliations. Elle tombe bientôt dans un état de profond anéantissement. Dieu finit par l'en délivrer, mais il lui fit comprendre que, s'il lui rendait la santé, c'était pour la préparer à de nouveaux combats.

A cette époque la Mère de Saumaise quitta Paray et fut remplacée par la Mère Greyfié. Pendant les dix années que dura son gouvernement, cette dernière s'employa à satisfaire la soif d'humiliations, de mépris de la sœur Alacoque.

Glissons sur cette époque employée, par la Bienheureuse, à gravir le rude sentier conduisant à la sainteté, et parcourons les cinq dernières années de sa vie.

DERNIÈRES ANNÉES

Marguerite-Marie a trente-huit -ans; peu à peu les préventions des religieuses à son égard disparaissent. Ainsi, lorsque la Mère Greyfié quitte le monastère et est remplacée, comme supérieure, par la Mère Marie-Christine Melin, cette dernière s'empresse de nommer la sœur Alacoque assistante de la communauté. « Ce fut, dit le P. Hamon, un temps de vrai repos. Elle jouissait de sa cellule, véritable paradis anticipé pour elle. Les multiples devoirs de sa nouvelle charge, les mille et un détails dont elle devait s'occuper et l'activité incessante qu'elle déployait, ne semblent pas lui avoir trop coûté. Malgré ses peines intérieures et les grâces surnaturelles, qui ne cessaient point, elle dirige les cérémonies du chœur, tant ordinaires qu'extraordinaires, au contentement de la communauté. » Notre-Seigneur révèle à certaines âmes sa grande sainteté. Un jour, une sœur converse, entendant raconter la vie de sainte Catherine de Sienne, se disait: « Oh! si je pouvais voir une personne qui ressemblât à cette fidèle servante de Jésus, que je serais heureuse! » Elle entendit alors une voix lui dire intérieurement: « Regarde, voilà ma bien-aimée, à qui je n'ai pas fait moins de grâces et de faveurs. » Levant alors les yeux, la sœur Marie-Lazare les fixe un instant sur la sœur Marguerite-Marie assise en face d'elle. En même temps une vive impression de grâces lui fait connaître que c'est bien elle, à qui la voix divine vient de rendre témoignage. Sa vénération pour la Sainte redouble, et dans la suite, elle fut une des premières et des plus ferventes disciples du Sacré Cœur.

Quelque temps après cette nomination comme assistante la Mère supérieure, cédant aux demandes de ses filles spirituelles encore plus qu'à son attrait, nomma la sœur Alacoque directrice des novices. Pendant deux ans on lui confia

le soin de sept jeunes filles en qui, selon l'expression des vieux mémoires du monastère, « elle mit le feu de l'amour divin ». « Ordinairement, dit Mgr Bougaud, la Sainte leur parlait du Sacré Cœur. Elle, si timide et qui, par une retenue qui lui était naturelle, n'en disait pas un mot à la communauté, pas même à ses amies, au milieu de cette troupe aimable et pieuse, commença à laisser parler son cœur. Sans rien dire des révélations dont elle avait été honorée et qu'elle enveloppait d'un inviolable silence, elle se plaisait à les entretenir du Cœur de Jésus, de sa beauté, des trésors qu'il renferme, des grâces dont il inondera ceux qui sauront le comprendre, l'adorer et l'aimer. » Il était évident pour toutes que Dieu la favorisait de grâces singulières. Deux lumières providentielles éclairant la communauté, apprirent clairement à toutes les révélations de Notre-Seigneur à la sœur Alacoque, et la mission confiée à leur sainte compagne: propager la dévotion du Sacré Cœur de Jésus. Un jour, la sœur Péronne-Rosalie de Farges, entrant en retraite, demande à sa directrice sur quoi elle ferait oraison pendant ce temps. Sa maîtresse, pour l'aider, lui remet un livre. « Or, dans ce livre, dit la sœur de Farges, la Sainte avait laissé par mégarde un billet écrit de sa main et contenant à peu près ces termes: « Notre-« Seigneur m'a fait connaître, ce soir, à l'oraison, qu'il voulait « être connu, aimé et adoré des hommes; que, pour cela, il « leur communiquerait beaucoup de grâces lorsqu'ils se se-« raient consacrés à la dévotion et à l'amour de son Sacré « Cœur. » La sœur de Farges ne manqua pas de montrer ce billet à ses compagnes de noviciat. La réputation de sainteté de la Bienheureuse y trouva un nouvel accroissement. « Et, dit Mgr Bougaud, on commença à soupçonner que ce n'était pas dans les livres qu'elle avait appris ce qu'elle disait du Cœur de Jésus. »

La deuxième lumière fut plus éclatante encore. Le Père de la Colombière, mort deux ans auparavant, avait laissé, parmi ses écrits, des notes écrites pendant une retraite. On y respirait un tel parfum de sainteté, et ces notes pouvaient être si utiles aux personnes pieuses, que les Jésuites

les firent imprimer. L'ouvrage parut à Lyon sous ce titre: « Retraite spirituelle du R. P. Claude de la Colombière. » Un des premiers exemplaires fut envoyé à la communauté de Paray. Voulant satisfaire au plus tôt la pieuse avidité de toutes les sœurs, la Mère Melin en fit faire la lecture au réfectoire, sans l'avoir préalablement lu elle-même. On avait parcouru à peu près le petit volume, lorsque la lectrice arriva à un passage bien inattendu: « J'ai reconnu, disait le Père de la Colombière, que Dieu voulait que je le servisse en procurant l'accomplissement de ses désirs touchant la dévotion qu'il a suggérée, à une personne à qui il se communique fort confidemment, et pour laquelle il a bien voulu se servir de ma faiblesse. » « Dieu, continuait le Père de la Colombière, s'étant ouvert à la personne qu'on a sujet de croire être selon son cœur par les grandes grâces qu'il lui a faites, elle s'en expliqua à moi et je l'obligeai à mettre par écrit ce qu'elle m'avait dit. » Venait ensuite le récit d'une des grandes révélations; révélation que nous connaissons et où Notre-Seigneur se plaint de l'ingratitude des hommes; dans cet entretien, il demande que le premier vendredi après l'octave du saint Sacrement soit consacré par une fête particulière à honorer son divin Cœur. Plus de doutes pour aucune religieuse; la personne, confidente de Notre-Seigneur, dont fait mention le Père de la Colombière, est la sœur Alacoque. La Sainte, regardant la révélation faite par son directeur, comme une indication de la Providence, mit un peu moins de réserve dans ses communications et le vendredi après l'octave du saint Sacrement, elle se hasarda à attacher à l'autel du noviciat, une petite image de Notre-Seigneur faite à l'encre.

La fête de leur directrice approchant, les novices préparèrent une petite manifestation à la Sainte. Cette dernière, remarquant leurs apprêts, demanda que tous les hommages fussent offerts au divin Cœur de Jésus. La veille du grand jour, les novices dressent un autel sur lequel elles déposent l'image du noviciat. L'une d'entre elles, prenant son pinceau, couvre les murs, les poutres et les chevrons du plancher, de fleurs, d'étoiles et de cœurs enflammés qu'on

y voit encore. Le lendemain, la Sainte se rend au noviciat et de là on la conduit au petit oratoire. Elle est à la fois surprise et ravie. Elle remercie ses chères novices de la joie qu'elles lui causent, et leur parle d'un air radieux avec les ardeurs d'un séraphin. Puis, se prosternant avec ses filles spirituelles, toutes se consacrent au divin Cœur de Jésus. Plus tard, c'est la communauté tout entière qui renouvellera cette consécration. Je ne parlerai pas de toutes les démarches, faites par Marguerite-Marie, pour propager au dehors sa chère dévotion. Le nouveau culte, gagnant de proche en proche, élargissait la zone bénie de son influence. Mais, autre saint Jean-Baptiste, Marguerite-Marie devait diminuer, en d'autres termes, disparaître, pour faciliter le triomphe de la nouvelle dévotion.

Dès le début de l'an 1690, la Sainte, bien qu'âgée seulement de quarante-trois ans, acquiert la certitude de sa mort prochaine. Elle jouit d'une grande paix spirituelle, et la plupart de ses compagnes la vénèrent à l'égale d'une sainte. Aussi, la sœur Alacoque dit-elle souvent: « Je ne vivrai plus bien longtemps parce que je ne souffre plus. » Vers la fin de juillet, elle sollicite si vivement la grâce de faire une retraite préparatoire à sa mort que la supérieure y consent. Cette retraite ne la dispense nullement de celle de novembre suivie par toutes les religieuses. La veille de cette dernière, la Sainte est prise d'un léger accès de fièvre. Le médecin, mandé, déclare que ce malaise est sans gravité et que la malade n'en mourra pas. La Sainte venait de dire le contraire. Elle le regarde et dit en souriant. « Après tout, il vaut mieux qu'un séculier mente qu'une religieuse. » Un peu après, elle fit demander la sœur des Claines, appelée par la Sainte, le petit saint Louis de Gonzague. « Venez me voir, ma chère sœur, lui dit-elle, dès qu'elle l'aperçût, car je mourrai de cette maladie, et nous n'aurons pas longtemps à demeurer ensemble. » On était à l'avant-veille de sa mort, mais personne ne s'en doutait. Le médecin rassurait tout le monde. Cependant sur le soir, la petite sœur des Claines s'aperçut que la malade souffrait beaucoup. « Vous souffrez », lui demanda-t-elle? « Oh!

pas assez », reprit ardemment la Sainte. Un peu plus tard, elle appela la sœur, lui parlant du désir qui la consumait de voir Dieu dans le ciel, ajoutant néanmoins qu'elle aimerait encore mieux demeurer sur la terre jusqu'au jugement dernier, si c'était son bon plaisir.

Le lendemain, 16 octobre, la malade communia. Quand son divin Maître entra elle entr'ouvrit les bras et, avec des ardeurs impossibles à décrire, elle le remercia de venir à elle. La journée se passa en continuels élans d'amour. Un instant seulement la pensée de la justice divine traversa son esprit. On la vit trembler, baiser humblement et ardemment son crucifix. « Miséricorde, mon Dieu, miséricorde! » s'écria-t-elle. Ce ne fut qu'un éclair. « Elle se replongea, dit Mgr Bougaud, dans le Cœur de Jésus et une sérénité radieuse reparut sur son front pour ne plus le quitter. » On lui récita les litanies du Cœur de Jésus, celles de la sainte Vierge, elle voulut qu'on invoquât saint Joseph, saint François de Sales et son ange gardien, pour qu'ils vinssent l'assister. Sur le soir, la Sainte, préoccupée d'une dernière pensée d'humilité, appela la sœur de Farges. Elle lui demanda de brûler ce qui restait de ses écrits et en particulier le *Mémoire* qu'elle avait rédigé sur l'ordre du P. Rollin. La religieuse lui insinua doucement « qu'il serait plus parfait de s'en remettre à ses supérieures et de tout abandonner à la sainte obéissance ». Elle n'insista pas. Et, comme la sœur de Farges s'attendrissait en la voyant pénétrée de sa mort prochaine, la Sainte lui répéta ce qu'elle avait déjà dit plusieurs fois: sa mort était nécessaire à la gloire du Cœur de Jésus. Le lendemain, jour de sa mort, on lui refusa le viatique, le médecin ayant déclaré qu'elle ne mourrait pas maintenant. « Vous verrez » dit la Sainte. Puis elle dit à la sœur de Farges: « Heureusement j'ai prévenu; je me doutais qu'on ne me croirait pas si mal et j'ai communié hier à cette intention. » La communauté, rassurée par le médecin, retourna à ses occupations. Il ne resta auprès d'elle que la sœur de Farges avec laquelle elle s'entretint des ineffables excès de l'amour de Dieu. Vers les sept heures du soir, une légère convulsion ayant agité ses

membres, la sœur des Claines courut chercher la supérieure. Cette dernière veut faire venir le médecin. « Ma Mère, dit Marguerite-Marie, je n'ai plus besoin que de Dieu seul et de m'abîmer dans le Cœur de Jésus-Christ. » En un instant, toutes les sœurs, averties, accourent, se prosternent au pied de son lit, fondant en larmes. Elle recueille un reste de forces, pour les conjurer d'aimer Dieu, mais sans partage et sans réserve; puis, elle avertit qu'il est temps de lui donner l'Extrême-Onction. A la quatrième onction, elle expire doucement en prononçant le nom de Jésus. C'était le 17 octobre 1690, à sept heures du soir.

Ô Marguerite-Marie, amante passionnée de Notre-Seigneur, communiquez-nous quelque chose de votre amour, de votre zèle à répandre votre chère dévotion afin que nous nous retrouvions tous un jour dans le Cœur de notre Maître commun.

La Vie nouvelle

est une revue mensuelle, essentiellement catholique, éclairant les esprits par ses études doctrinales, ravivant la piété dans les âmes, faisant connaître les saines initiatives sociales et toutes les œuvres dignes d'être encouragées.

La Vie nouvelle

publie des articles sur la doctrine de l'Église, la vie intérieure, les enseignements des Papes, les différents ordres religieux, les devoirs sociaux, les œuvres urgentes, etc., etc. Elle donne chaque mois une chronique des Retraites fermées au Canada Elle tient ses lecteurs au courant du mouvement catholique dans notre pays et à l'étranger.

La Vie nouvelle

dirigée par le R. P. Archambault, S. J., compte parmi ses collaborateurs plusieurs des principaux écrivains ecclésiastiques et laïcs du pays: Mgr PAQUET, les RR. PP. Bournival, S. J., DUGRÉ, S. J., LALANDE, S. J., LAMARCHE, O. P., LECOMPTE, S. J., VILLENEUVE, O. M. I., les abbés PERRIER, GROULX, MAURAULT, CARON, ROBERT; MM. Henri BOURASSA, Thomas CHAPAIS, Victor MORIN, Adjutor RIVARD, C.-J. MAGNAN, Antonio PERRAULT, Omer HÉROUX, Guy VANIER, Léon-Mercier GOUIN, Albert FERLAND, Jean NOLIN, etc., etc.

RÉDACTION:
Villa Saint-Martin, Abord-à-Plouffe, près Montréal

ADMINISTRATION:
Imprimerie du Messager, 1300, rue Bordeaux, Montréal.

Abonnement: $1.00 par année

Tous les abonnements partent de janvier. On peut s'abonner en cours d'année et obtenir les numéros déjà parus.

BROCHURES A 5 SOUS

La collection la plus populaire, la plus instructive, la plus variée qui ait encore paru au Canada

• 1.	*L'Instruction obligatoire*	Sir Lomer GOUIN MM. TELLIER et LANGLOIS
2.	*L'École obligatoire*	Mgr PAQUET
• 3.	*Le premier patron du Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
• 4.	*Le bon Journal*	R. P. MARION, O. P.
• 5.	*La Fête du Sacré Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
• 6.	*Les Retraites fermées au Canada*	R. P. LECOMPTE, S. J.
7.	*Le docteur Painchaud*	C.-J. MAGNAN
8.	*L'Église et l'Organisation ouvrière*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
9.	*Police! Police! A l'école, les enfants!*	B. P.
10.	*Le mouvement ouvrier au Canada*	Omer HÉROUX
11.	*L'École canadienne-française*	R. P. DUGRÉ, S. J.
12.	*Les Familles au Sacré Cœur*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
13.	*Le Cinéma corrupteur*	Euclide LEFEBVRE
14.	*La première Semaine sociale du Canada*	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
15.	*Sainte Jeanne d'Arc*	R. P. CHOSSEGROS, S. J.
16.	*Appel aux ouvriers, par un ouvrier*	Georges HOGUE
17.	*Notre-Dame de Liesse*	R. P. LECOMPTE, S. J.
18.	*Les conditions religieuses de la société canadienne*	Le Cardinal BÉGIN
19.	*Sainte Marguerite-Marie*	Une RELIGIEUSE

Paraîtront bientôt

L'aide aux œuvres catholiques.—L'enseignement classique — Le journal d'un retraitant. — La Y. M. C. A. — Le maréchal Foch. — Lourdes. — La Conscription scolaire. — Saint-Jean-Baptiste. — Etc., etc.

5 sous l'exemplaire, 6 sous franco: $4.00 le cent, $35.00 le mille, port en plus.

Envoyez $1.00 et vous recevrez en retour nos différentes brochures, à mesure qu'elles paraîtront, jusqu'à épuisement de votre argent.

• Cette brochure est épuisée

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal

Tél. St-Louis 7327-7328

